

Le Choix de la Vocation

Julien Ferté

<http://www.julienferte.com>

Le Choix de la Vocation par Julien Ferté
est publié sous la licence
[Creative Commons Pas d'Utilisation Commerciale](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/)
BY-NC.



J'émergeai de l'obscurité. Je m'arc-boutai, poussai et perçai l'obscurité. Je me redressai, je me tenais debout et mesurais l'ampleur des dégâts : l'obscurité s'étendait partout, dans toutes les directions et à perte de vue. En face de moi, à quelques mètres, une estimation imprécise due au manque de points de repère dans la monotonie, se tenait ma mère.

Il y avait eu de l'obscurité à certains endroits, et ma mère l'avait étendue à tout ce qui avait été à sa portée. Ses acolytes l'avaient aidée : mon père et leurs amis qu'ils avaient invités au barbecue.

Elle et ses acolytes avaient jeté l'obscurité sur le corps. Elle m'avait offert nu en pâture à ses acolytes. L'un d'entre eux, Jean-Marc, un invité, s'était servi, il avait saisi mon pénis et l'avait fait rouler entre ses doigts. Puis, lors du départ des invités, mes parents m'avaient obligé à serrer la main qui m'avait tripoté.

Ma mère et ses acolytes avaient jeté l'obscurité sur la joie et le bonheur. Avoir profité de mon bonheur d'avoir lancé un ballon dans le jardin, avait rendu joyeuse ma mère. M'avoir offert en pâture à ses acolytes avait rendu ma mère heureuse. Avoir vu ses acolytes m'avoir humilié en m'ayant tripoté et en m'ayant lancé quolibets sur quolibets avait comblé ma mère de bonheur. Ma mère avait aussi été heureuse de m'avoir forcé à sourire pendant qu'elle et mon père m'avaient obligé à serrer poliment la main qui m'avait tripoté.

Ma mère et ses acolytes avaient jeté l'obscurité sur l'image renvoyée par les gens, sur le rire et sur l'humour. Lorsque Jean-Marc m'avait tripoté, ils avaient ri. Lorsque je m'étais offusqué, ils avaient ri de plus belle et s'étaient lancé des blagues corrosives à mon sujet, leurs quolibets étaient tombés

en grêle intense sur moi.

Elle et ses acolytes avaient étendu l'obscurité sur l'espoir de nous voir tous les trois, moi, mon père et ma mère, former une famille heureuse ensemble. Elle avait joué sur cet espoir pour faire en sorte que je me fusse laissé déshabiller et offrir en pâture par elle.

Ils avaient étendu l'obscurité sur l'insouciance. J'avais oublié mes soucis en ayant joué à lancer un ballon dans le jardin. Elle en avait profité et m'avait manipulé plus facilement.

Ils avaient étendu l'obscurité sur la politesse. Lors du départ des invités, mes parents m'avaient obligé à leur dire les politesses d'usage, et à serrer, deux fois, poliment la main qui m'avait tripoté.

Ils avaient jeté l'obscurité sur le sourire. Ma mère, ayant vu mon sourire lorsque j'avais lancé le ballon, m'avait forcé à jouer dans le coin opposé, le plus loin possible. Et ma mère avait souri à chaque fois qu'elle et ses acolytes avaient étendu l'obscurité sur quelque chose de plus.

Ma mère et ses acolytes avaient étendu l'obscurité sur la discussion. Ma mère m'avait ordonné à plusieurs reprises de jouer plus loin uniquement dans le but de m'avoir fait jouer dans le coin opposé du jardin, le plus loin possible afin de ne plus avoir vu mon sourire. Ma mère avait fait pression pour me mettre nu, avec son cortège de funestes conséquences. Jean-Marc m'avait posé une question à laquelle il n'avait pas attendu de réponse, puis il avait dit

« Mais c'est qu'il y a de quoi s'amuser ! »
juste avant de m'avoir tripoté.

Mon père et les invités avaient lancé d'infâmes blagues à mon sujet. Mes parents m'avaient ordonné de venir saluer les invités lors de leur départ. Ma mère m'avait ordonné de sourire en serrant la main qui m'avait tripoté.

Les invités étaient partis, mes parents avaient regardé la télévision assis dans le salon. J'avais été seul dans ma chambre. Ce qu'ils avaient couvert d'obscurité, l'obscurité l'avait utilisé en écho à ma mère et ses acolytes.

L'obscurité avait vérifié que la porte de ma chambre avait été visible par mes parents assis sur le canapé, puis elle avait fait miroiter l'espoir que moi et mes parents auraient formé une famille heureuse et unie, elle avait aussi fait miroiter mon insouciance, mon bonheur, mon sourire et l'image de moi intact.

L'obscurité m'avait mis nu, comme ma mère l'avait fait, puis m'avait revêtu uniquement de mon blouson et m'avait fait danser en rond et chanter dans ma chambre. Puis elle m'avait allongé sur le lit et m'avait fait attendre ma mère et ses acolytes.

Mes parents n'étaient pas venus. Heureusement ! Petit à petit j'avais réalisé que ma mère et ses acolytes m'avaient couvert de l'obscurité, et j'y avais mis fin. J'avais fermé la porte de ma chambre, avais ôté mon blouson, revêtu mon pyjama, allumé ma lampe de chevet, éteint le plafonnier, je m'étais glissé sous la couette, j'avais lu un livre d'images puis m'étais endormi. Je m'étais redressé, avais percé l'obscurité et avais mesuré l'ampleur des dégâts.

Ma mère et moi étions seuls. J'étais le seul à avoir percé l'obscurité, elle baignait dedans, c'était son élément. Elle ne m'avait pas encore remarqué.

Elle me faisait face, debout elle aussi. Son regard était dirigé en l'air, ne regardant rien en particulier. Elle était absente, distraite, les bras ballants. Son visage ne montrait pas d'émotions. Elle était immobile et silencieuse. Elle s'était calmée après m'avoir fait ce qu'elle m'avait fait.

Elle sentit ma présence. Elle sut que j'avais malgré tout percé l'obscurité, que je m'en étais extirpé. Son attention s'éveilla et elle me regarda. Elle esquissait un pas vers moi. Elle levait un bras. Elle s'apprêtait à parler.

Qu'allait-elle dire ? Des excuses ? Refusées. Des explications ? Refusées aussi. La moins pire chose à dire était qu'elle avouât m'aimer en tant que son fils. Parce qu'elle ne l'avouait pas son amour pour moi se transformait en n'importe quoi. Admettre son amour maternel n'eût pas suffi, loin de là, mais ç'eût été un pas dans la bonne direction. Un pas qu'elle ne fit pas.

Elle ne dit rien. Elle baissa le bras. Elle porta son poids sur ses deux pieds. Elle cessa de me regarder, et regarda de nouveau en l'air. Son attention s'absenta, elle avait repris la posture qu'elle avait eue lorsque j'avais crevé l'obscurité.

J'étais seul face aux événements de cette journée de mai 1989. Seul face à ma mère, mon père et leurs invités. J'étais seul. Presque seul. En fait, je n'étais pas seul. Je m'accompagnais des récits, et des livres, leurs supports. Je décidai d'écrire et de publier le récit de cette journée fatidique. En écrivant ce récit, je ferais par exemple, du beau à partir du moche. J'appréhendrais et disséquerais ces événements par les mots. Je contiendrais l'obscurité et ma mère dans les mots et récupérerai ma place. Je tournerais la page et l'obscurité, ma

mère et ses acolytes ne seraient plus que de mauvais souvenirs.

Mais je n'étais alors qu'un petit garçon de trois ans. Je savais lire un peu, mais pas suffisamment, et je ne savais pas du tout écrire. Je manquais aussi de vocabulaire pour m'exprimer. Alors je décidai de m'entraîner autant que possible à lire. Je décidai d'apprendre dès que possible à écrire. Je décidai d'apprendre le vocabulaire et la grammaire afin de m'exprimer correctement, et d'écrire un beau récit. Et puis j'explorerais l'infinie littérature. J'avais décidé de ma vocation : la littérature.

Je partis. J'avais du pain sur la planche: apprendre à lire, à écrire, apprendre le vocabulaire, la grammaire, la conjugaison, puis écrire mon récit, explorer la littérature, développer ma vocation. Il se sera avéré que bien des embûches, et pas des moindres, se seront placées sur mon chemin. Les événements de cette obscure journée auront été le premier épisode d'une longue série.